

La vocation littéraire : conseils au futur étudiant en lettres

Autor(en): **Bray, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **19 (1945)**

Heft 1

PDF erstellt am: **10.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869986>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA VOCATION LITTÉRAIRE

CONSEILS

AU FUTUR ÉTUDIANT EN LETTRES

Allocution prononcée à la radio le 10 octobre 1944 et répétée dans la séance de rentrée de la Faculté des Lettres, le 16 octobre.

Vous connaissez tous quelque jeune bachelier, qui au Collège et au Gymnase n'a ni mieux travaillé ni moins bien réussi que ses camarades, mais qui a montré un certain goût pour la lecture. Il s'est enthousiasmé pour *Aline et Derborence* ; il a suivi la production de Landry ; il est abonné à la *Guilde* ; il a lu des vers de Baudelaire et de Verlaine, un roman de Mauriac, quelques volumes de Duhamel, et bien d'autres ouvrages signalés par un professeur ou plus souvent par un camarade, de valeur fort inégale, mais dont la multiplicité a fait dire à sa maman avec un brin d'orgueil : « Oh ! celui-là, c'est un littéraire. » C'est un littéraire, cela veut dire qu'il lit plus que les autres, mais aussi et peut-être surtout qu'il ne mord pas aux mathématiques. Quand il arrive à son bachot, il n'est pas question pour lui d'arrêter là ses études et de se lancer si tôt dans la vie active. Il est convenu dans toute bourgeoisie consciente de ses privilèges, mais plus encore en Suisse romande qu'ailleurs, me semble-t-il, qu'un fils de bonne famille doit passer par l'Université. Or, notre jeune bachelier n'a aucun goût pour la profession médicale ; il ne se sent pas poussé vers la vocation pastorale ; son inaptitude aux mathématiques l'écarte de l'École d'ingénieurs. Que reste-t-il ? Le Droit ou les Lettres. S'il aime à lire un peu, s'il hésite, je gage qu'il entrera à la Faculté des Lettres.

Car on entre à la Faculté des Lettres trop souvent par une sorte d'entraînement machinal. On est passé du Collège au Gymnase ;

on n'a bifurqué ni sur l'École de commerce, ni sur l'École normale; on n'a pas de raison sérieuse d'entrer en Théologie, en Médecine ou en Sciences, pas davantage en Droit. Alors, on continue. En effet, il est admis communément que la Faculté des Lettres est la suite du Gymnase, comme le Gymnase suit le Collège, et le Collège l'école primaire. La vitesse acquise pousse le malheureux dans une voie qui lui paraît toute droite et qui l'est moins qu'il ne pense.

Je n'imagine rien, croyez-le. Que de fois, interrogeant un nouveau venu sur nos bancs, lui demandant ce qu'il a fait, ce qui l'intéresse, ce qu'il a lu et surtout pourquoi il a choisi de venir chez nous, n'ai-je obtenu que des réponses vagues, d'où il ressortait que l'indécision du jeune homme, son manque d'aptitudes particulières, la vanité ou l'aveuglement des parents formaient les principaux motifs d'une orientation peut-être fâcheuse! Trop souvent on entre à la Faculté des Lettres parce qu'on n'a pas de raison d'entrer ailleurs.

Un autre argument joue de temps en temps, qui n'est pas moins dommageable. Les lettres, c'est Racine et c'est Ramuz, c'est Baudelaire et c'est Gustave Roud ou Gilbert Trolliet. Ce jeune garçon qui ne va jamais au Collège sans emporter un roman sous son bras, il rêve parfois de faire des lettres, c'est-à-dire d'écrire. Il commence par des vers parnassiens, peut-être symbolistes; bientôt il en vient à imiter Valéry. Puis il se lance dans une nouvelle, sur les traces de Landry, ou même il écrit pendant quelque temps son Journal comme Gide. Ses maîtres respectent pieusement ses goûts, ce qu'ils appellent parfois d'un mot bien ridicule, son génie, ou tout au moins sa personnalité. Sa personnalité! Ne ferait-on pas mieux de lui apprendre à raisonner, plutôt que de le laisser s'engager sur la pente dangereuse de la manie littéraire? Mais enfin, j'admets qu'il y ait en lui quelque talent d'écrivain. Le voilà bachelier: n'est-il pas indiqué de l'envoyer à la Faculté des Lettres?

Eh bien! non. Ne confondons pas la carrière d'écrivain avec celle de maître de collège. Je ne veux pas dire que la Faculté des Lettres soit faite pour ne former que des maîtres de collège. Dieu me garde d'une affirmation si choquante! Je ne confonds pas une institution

scientifique avec un séminaire pédagogique. Mais elle forme des jeunes gens à des disciplines qui sont celles du bon maître de collège, comme celles de l'historien, du philosophe, du philologue, du critique, et qui n'ont pas grand'chose à voir avec le talent du poète, du dramaturge ou du romancier. Il paraît qu'en Amérique on a institué dans certaines universités des cours où l'on enseigne à construire une pièce de théâtre, à composer une nouvelle, et même une ode. Cela viendra peut-être en Suisse : je me suis laissé dire qu'à Zurich ou à Bâle des esprits saugrenus avaient lancé une proposition de ce genre et que certains étudiants l'avaient accueillie avec faveur. Ce serait assez drôle. Quoi qu'il en soit, cela n'est pas encore, du moins à Lausanne. Nos jeunes gens ne se forment pas à la littérature proprement dite sur les bancs de notre Faculté.

Je sais bien que Ramuz s'est assis sur ces bancs, et avant lui, et après lui les plus notoires des écrivains de ce pays. J'ai en effet été passablement surpris à mon arrivée ici en voyant que, sauf de rares exceptions, on n'arrivait à rien en Suisse romande si l'on ne passait par l'Université. Avez-vous remarqué qu'en France l'Université n'a jamais abrité ni Hugo, ni Baudelaire, ni Rimbaud, ni Balzac ? Mallarmé a été professeur d'anglais, mais il n'a jamais appris cette langue dans une Faculté (je ne veux pas insinuer que son exemple soit à suivre) ; Flaubert s'est inscrit en Droit, mais il n'a pas persévéré bien longtemps ; si Duhamel a pris un grade, c'est celui de docteur en médecine ; Valéry a étudié tout seul. La liberté forme l'écrivain, non l'étude sous un maître. Et si Ramuz, pour en revenir encore à lui, est licencié, ce n'est pas sa licence qui lui a conféré son talent.

Non, si vous voulez écrire, gardez-vous bien de venir chez nous. Nous ne sommes pas faits pour vous guider. Nous ne vous ferons que du mal. Croyez-moi, fuyez-nous. Lisez, mais selon votre fantaisie. Nos méthodes ont des vertus incontestables : ce ne sont pas celles dont vous avez besoin.

Je ne rejette pas hors de nos salles les seuls apprentis poètes ou romanciers : j'exclus avec eux ceux, plus nombreux, dont je parlais auparavant et qui sont tout simplement, au sens exact du mot, des indifférents. On ne vient pas à la Faculté des Lettres pour

apprendre à écrire des romans ; on n'y entre pas non plus pour ne rien faire ou pour faire ce que tout le monde peut faire. La vocation d'un étudiant en lettres n'est pas celle d'un écrivain, c'est pourtant une vocation, impérieuse, non moins que celle du théologien, du médecin, de l'ingénieur ou du juriste, et qui, non moins que celles-là, exige des qualités particulières, ces qualités dont peu de parents se demandent, avant d'envoyer leur fils chez nous, s'il les possède, dont peu de jeunes gens connaissent l'exigence, et dont l'absence pourtant amène bien des échecs, hélas ! définitifs, avec tout ce que cela comporte de conséquences : argent gaspillé, temps perdu, occasions manquées et difficulté à repartir sur un terrain plus propice.

Avez-vous la vocation de l'étudiant en lettres ? Je m'adresse maintenant à nos jeunes gens eux-mêmes. Avez-vous la vocation qui vous permet d'espérer que vous ferez avec nous de bon travail ? Il ne suffit pas d'aimer à lire. Certes, c'est indispensable : à la base de nos études, comme à leur terme, est la lecture. Nous vous apprendrons à lire. Ce n'est pas facile, croyez-le. Beaucoup lire ne suffit pas, il faut bien lire. Lire, c'est jeter un pont entre la pensée d'un autre et sa propre pensée. Ce n'est pas se faire l'esclave d'un autre, ce n'est pas non plus s'imposer à lui. Il y faut du désintéressement (on appelle cela parfois de l'objectivité, le mot est mauvais : il n'est pas de parfaite objectivité), il y faut un esprit largement ouvert, une certaine rapidité de conception, de la logique, de l'imagination (pas d'intelligence sans le secours de l'imagination ; pourtant, gare aux écarts de celle qu'on appelle la folle du logis!)... je n'aurai garde d'oublier la mémoire, absurdement décriée et négligée par certains pédagogues, la mémoire, sans quoi il n'y a pas de vie de l'esprit. Mémoire, imagination, logique, désintéressement, ne sont-ce pas les qualités qu'un scientifique requerrait aussi de son futur élève ?

Mais oui, prenez garde qu'il n'y a pas de différence profonde entre une vocation d'étudiant en lettres et une vocation d'étudiant en sciences. Quand j'enseignais dans un lycée le latin avec le français, j'ai toujours remarqué que les élèves tenus pour bons en géométrie étaient les mêmes que, de mon côté, je voyais au premier

rang. Que ce soit dans l'étude d'une langue, dans celle de l'histoire ou dans la philosophie, les qualités qui font briller l'étudiant en lettres sont les mêmes qui font triompher son camarade de la Faculté scientifique. Quelle absurdité que de dire d'un enfant qui ne mord pas aux mathématiques : « Il est fait pour les lettres ! »

Je sais bien que nos disciplines ne se résument pas dans le mot de science. La philologie est peut-être une science ; l'histoire n'en est pas une, à proprement parler. Oserai-je dire devant des historiens qualifiés qu'elle consiste dans une représentation idéale du passé au moyen de faits que choisit l'historien et non dans l'impossible reproduction de la confusion d'une vie réelle et abolie ? Les études mal définies qui sont réunies sous le vocable de la littérature ou de l'histoire littéraire sont encore moins proprement scientifiques. Et qui oserait affirmer que la philosophie n'est qu'une science ? Non, le scientifique et le littéraire doivent avoir la même formation de base, les mêmes qualités intellectuelles et morales ; le littéraire, en plus, doit être au moins doué de goût.

Le goût, je ne pense pas que cela soit nécessaire au chimiste ou au géomètre. Cela vous est indispensable à vous, étudiants en lettres, et cela, hélas ! vous manque souvent. Le sens de la beauté, c'est par là que vous rejoignez l'écrivain dont je parlais. Il faut que vous ayez ce sentiment qui établit une différence entre l'inorganique et l'organique. Avoir du goût, c'est savoir que tout n'est pas contenu dans l'idée, bien moins dans le fait, c'est sentir qu'une couleur, un son, un mot a une signification double : avec une connaissance, il apporte une jouissance. Il faut que vous sachiez jouir du monde.

Je serais incomplet gravement, si je n'ajoutais qu'il vous faut encore de la foi. On ne fait rien sans la foi, nulle part, mais pas plus en lettres qu'ailleurs. Je déteste les tièdes. Venez à nous si vous avez de l'enthousiasme, si vous croyez au beau et au vrai, si vous êtes capables de vous dévouer, si vous sentez l'aiguillon d'une vocation. Nos études sont ardues et longues, insipides pour qui n'a pas de palais, ennuyeuses pour qui manque de feu. Si vous entrez en Lettres parce que vous ne savez que faire, vous serez peut-être des habiles qui se débrouillent au bon moment et vous

finirez par extorquer un diplôme de l'indulgence ou de la lassitude de vos maîtres. Mais vous irez vous morfondre toute votre vie auprès de gamins qui pour le moins vous assommeront, et peut-être vous feront la vie dure. Il vous faudra chercher refuge dans le billard ou la pêche à la ligne. Si vous entrez en Lettres avec la vocation, vous recevrez une formation qui assurera votre honnêteté intellectuelle, qui développera votre alacrité d'esprit, qui affinera votre goût, qui chauffera votre enthousiasme, et vous nous quitterez aptes à transmettre le secret des trésors qu'en dépit des guerres et des révolutions le monde conserve avec piété depuis plus de vingt siècles.

René BRAY.